

Chronologie des événements

Mai à juin 316



Du haut des remparts du château des Vignes, Alphonzo Merioro observait les armées stationnées dans les quartiers occidentaux de la capitale se déployer. Depuis les derniers jours, les bannières de Passalino Buralinos, Béatrice Delorme, Filipe Delorme, des Corsaires de l'Orient, Jeremiah Delorme, Bartholomeo Lobillard, Hugues Orfroy, Alwin Recktenwald et Aurelius Souard avaient traversé le lac Dive pour reprendre leur assaut. De son point d'observation, il était parfaitement placé pour garder un œil sur l'entière de la cité et pour planifier les prochaines tactiques à déployer. À ses pieds, dans la cours intérieure de la place-forte, ses milliers d'alliés trépignaient d'impatience, désireux d'en finir le plus tôt possible avec cette journée sanglante. Nathaniel Lancerte, Ceridwen Abiani, Richard de Grise, Grégoire de Grise, Ellyn de Mirabelle, Béatrice Delorme, Fidel Guglielmazzi, Karim Nazem, Yazhid Nazem, Karl Ozberth, Benedikt Ozberth, Alyss Sanaeh et Auguste Souard avaient envoyé des troupes, de gré ou de force, pour défendre la ville. Le général Merioro, époux de la palatine Filii et second plus haut personnage du palatinat, avait écouté les conseils du Marquis de Vespéra et installé diverses lignes de résistance dans les rues séparant l'ouest de la ville de sa place-forte.

Tel que prévu, des embuscades avaient été dressées un peu partout dans la cité. Les arbalétriers et archers cachés devaient intercepter les forces Orfroy en marche et en diminuer le nombre avant de battre en retraite par des chemins détournés vers le château principal. C'étaient d'ailleurs les archers Merioro accompagnés des légions de Grégoire et Richard de Grise qui devaient mener à bien cette opération délicate. Toutefois, si celle-ci se montra d'une certaine efficacité initialement, le fer-de-lance des révolutionnaires dirigé par Bartholomeo Lobillard et Aurelius Souard s'adapta avec une rapidité effroyable. Les traits des embusqués commençaient à peine à atteindre les cavaliers et fantassins salvamerois que les généraux ordonnèrent de passer au pas de course afin de franchir rapidement la zone dangereuse. Alors que n'importe quel autre chef de troupe aurait forcé ses soldats à adopter une posture défensive pour éviter les pertes inutiles, les Salvamerois savaient que c'était jouer là le jeu des agresseurs. Malgré les flèches et carreaux qui abattaient sans pitié les soldats exposés, les armées de Bartholomeo et Aurelius traversèrent les rues et entreprirent d'encercler les quartiers occupés par leurs ennemis embusqués. Avant même qu'ils ne puissent battre en retraite, les loyalistes furent piégés dans leurs propres chaumières et appartements barricadés puis extirpés méthodiquement afin d'être exécutés ou mis en chaînes. Certes, l'embuscade avait réussi et avait causé de nombreux morts et blessés chez les révolutionnaires, mais ceux-ci avaient frappé un gros coup en privant les défenseurs de la plupart des légions de Grise et Merioro. C'est toutefois devant les remparts du château des Vignes que la bataille allait se résoudre.

Comme lors du dernier assaut, Alwin Recktenwald ordonna la mise en place des trébuchets à quelques centaines de mètres des fortifications des loyalistes. Les murs avaient été réparés à la hâte au cours des semaines précédentes et il allait falloir opérer une nouvelle percée. Toutefois, contrairement à la dernière fois, l'attaque sur terre serait coordonnée avec l'élévation de nombreuses échelles afin de prendre les remparts autant sur le sol que sur les chemins de ronde. Or, alors que les armes de siège étaient assemblées par les spécialistes, le bruit tonitruant du déclenchement de catapultes et autres trébuchets fut entendu. De la cours intérieure, les défenseurs attaquaient préventivement leurs adversaires à l'aide de leur propre artillerie. En quelques secondes, les ingénieurs révolutionnaires

furent bombardés de dizaines de pierres massives détruisant tout sur leur passage. Autant les auxiliaires que les structures de bois commençant à prendre forme étaient balayés par les projectiles destructeurs. De toute évidence, les armes de siège pyristes de Yazhid Nazem à la fine pointe de la technologie allaient empêcher tout déploiement de l'artillerie révolutionnaire. Il était visiblement inutile de s'acharner à vouloir percer les remparts : c'est par les échelles et les béliers que l'invasion devait se faire.

Le lendemain matin des premiers affrontements, la charge fut sonnée. À la tête de leurs armées et présents en personne, Bartholomeo Lobillard, Aurelius Souard, Béatrice Delorme, Alwin Recktenwald et Hugues Orfroy coordonnèrent le déploiement des outils de siège. Sous les tirs des archers, les échelles furent apportées aux pieds des murs et le bélier fut traîné devant les immenses portes de chêne renforcées. Ce n'est que par le génie militaire combiné de ces commandants aguerris que des centaines de morts purent être évitées. Chaque faille du château des Vignes était ainsi exploitée : angles morts, chaumière mal située à proximité, charrettes laissées à traîner, etc. Dans un grand mouvement commun et presque simultané, les échelles furent finalement levées et l'ascension débuta. Pendant ce temps, le lourd billot du bélier commença à fracasser la porte principale.

Une averse de lances de balistes, de pierres et de barils emplis de fumier s'abattit alors sur les attaquants. Encore une fois, les ingénieurs de Yazhid avaient bien préparé leur coup. D'immenses ressources avaient été investies afin d'affaiblir au maximum l'adversaire avant qu'un contact direct n'ait lieu. Et ces efforts portèrent fruits, les cadavres s'accumulant lentement mais sûrement sur le pavé devant le château. Néanmoins, ce n'étaient là que des tactiques afin de retarder l'inévitable. Vers midi, les lances se croisèrent donc enfin sur les remparts. Ce furent les soldats Souard et Lobillard qui débarquèrent les premiers sur les murs et abattirent les défenseurs d'une salve de tromblons et de vases explosifs. Les suivirent les mercenaires des Corsaires de l'Orient. Pendant que ceux-ci luttaient en hauteur, les fantassins de Hugues Orfroy, Passalino Buralinos, Béatrice Delorme et Alwin Recktenwald engagèrent le combat sur les débris de la porte fracassée par le bélier quelques minutes auparavant.

Les combats furent âpres et chaque mètre gagné coûta de nombreuses vies. Toutefois, encore une fois, les défenseurs étaient beaucoup trop nombreux. Les armées réussirent certes à conquérir une partie des remparts contre les gardes Filiï et les archers Abiani, mais les troupes sur sol ne purent percer les rangs serrés hérissés de lances du Bataillon sacré et des Ozberth. Si les assauts initiaux avaient coûté moult vies chez les loyalistes, le vent tournait lentement et risquait d'emporter avec lui l'entièreté des assaillants. C'est à ce moment que le son des cors Guglielmazzi retentit et que les défenseurs entreprirent de repousser activement les agresseurs.

En quelques minutes, les assiégeants battirent en retraite. Avec une habileté exceptionnelle, Hugues Orfroy parvint à retenir ses légions suffisamment longtemps pour permettre aux forces salvameroises de redescendre des murs et de se replier avec le reste des armées. Cette fois-ci par contre, aucune poursuite ne fut ordonnée. Alphonzo Merioro était un général rationnel et calculateur : contrairement à Nathaniel Lancerte ou à bien d'autres, il n'allait pas risquer la vie d'Avhorois.

Encore une fois, le château des Vignes tenait. Vêpre était aujourd'hui une ville morte et coupée en deux. Cet assaut infructueux était la preuve pour bon nombre de soldats qu'un siège de longue haleine était sur le point de débiter...

Alphonzo Merioro observait du haut des remparts la débandade des forces loyalistes. Pour une deuxième fois consécutive, leur assaut massif avait été repoussé au prix de centaines de vie. Dans l'esprit du premier général avhorois, c'était là une source de satisfaction indéniable. Quel stratège n'apprécie de voir ses plans être couronnés de succès? Toutefois, messire Merioro ne pouvait pas savourer sa victoire. À chacun de ces combats, Avhor perdait en puissance et s'éloignait



un peu plus de ses traditions de culture et de fête. Tandis qu'Alphonzo fixait d'un regard vide ses ennemis regagner leurs retranchements de l'ouest de l'île et que ses propres soldats s'affairaient à éteindre les incendies et à soigner les blessés, une femme en toge grise s'approcha du seigneur. Se retournant vers elle, l'homme articula d'un air las : « Ah...Lectrice Esmée, qu'a donc à nous dire le Haut Pilier de tous ces absurdes combats? Comment le Céleste interprète-t-il la mort de milliers de ses fidèles au nom de mensonges éhontés? »

Posant la main sur l'épaule de Merioro, la prêtresse de la congrégation célésienne soupira et, après quelques secondes, répondit :

- Mon seigneur, vous savez tout comme moi que je ne détiens pas la réponse à cette question. Tous ces morts ne se trouvent pas dans le Recueil des Témoins et je ne saurais dire si le Céleste y est vraiment pour quelque chose dans cette histoire.

- Évidemment, oui, répondit Alphonzo. Vous savez l'ironie de la chose Lectrice? Initialement, c'était moi qui m'opposais à l'élévation de ces Orfroy et Delorme à Avhor. Lucrecia tenait à leur tendre la main et à leur faire une place à sa table afin qu'ils l'aident à combattre le crime et l'hérésie. Mais je savais que ces individus avaient été corrompus par la guerre de Felbourg, qu'ils avaient en eux un germe de mal grandissant en leur âme. Si seulement elle m'avait écouté, nous n'en serions pas là aujourd'hui.

- Ce monde est rarement aussi simple qu'on le conçoit, affirma Esmée. Même le Roi-Prophète savait cela. Il y a la lumière et il y a les ténèbres, mais entre ces extrêmes se situent aussi une infinité de nuances d'obscurité. Et ces nuances naissent de nos actions.

- Qu'importe nos actions, soupira Alphonzo, le mal est fait désormais...

- Le mal est fait, je ne saurais le nier. »

Sur ces mots, Esmée s'appuya de tout son poids sur le seigneur Merioro et le poussa violemment par-dessus le muret devant lui. Dans un cri de surprise étouffé, Alphonzo bascula dans le vide et chuta vers

sa mort. Un bref bruit sourd entremêlé de craquements d'os confirma que le général d'Avhor s'était écrasé sur le sol de pierres aux pieds des remparts. La seigneur-palatin Lucrecia Filii était maintenant veuve. Veuve, et seule dans sa lutte. Alors que les soldats accourraient vers le cadavre et que des hurlements commandaient d'arrêter la prêtresse, Esmée joignit les mains calmement et murmura : « Le peuple d'Avhor ne pardonne pas...les idées du théâtre survivront aux flammes... ».

Résumé : La guerre de Vêpre se poursuit de plus belle. Se joignent aux combats de nouveaux alliés de part et d'autre, faisant dépasser le conflit des frontières du simple palatinat avhorois. Grâce à l'assistance des redoutables armes de siège pyristes et aux renforts de Felbourg, les Loyalistes réussissent à repousser leurs assaillants. Toutefois, après la bataille, Alphonzo Merioro, époux de Lucrecia Filii, se fait assassiner par une sympathisante du Cercle des Pèlerins, laissant la palatine seule dans son combat...



Les trois navires de la délégation princière apparurent au large de l'île de Corail au zénith du 23e jour de mai. Sur le pont du navire de proue, le préfet diplomatique d'Ébène, Azzo Volpino, faisait les cent pas. Le conseil princier lui avait confié la délicate tâche de négocier une entente avec les Contrebandiers des Écores : la remise de l'île de Corail aux autorités d'Ébène en échange du contrôle d'un port en haute-mer pour ceux qui s'appellent « Marchands libres ». Dans cette histoire, tout dépendait de la force actuelle de ces pirates. S'ils étaient en sous-nombre et incapables de résister aux éventuelles armées princières –Élémas IV avait promis d'égaliser en soldats le nombre de guerriers envoyés par le seigneur-palatin Acciario de Salvamer afin de reprendre la douane-, ils seraient sûrement prêts à accepter ce compromis. Par contre, s'ils estimaient être en position de force, rien ne saurait les persuader d'accepter cette offre désavantageuse. Alors que flottaient au-dessus de lui la croix d'or sur fond noir du prince, Azzo Volpino ne pouvait s'empêcher de constater qu'il n'avait aucune idée des événements à venir.

Les bateaux du convoi princier jetèrent l'ancre au loin dans la baie de la douane de Corail. À la grande satisfaction du préfet, le port des installations de l'île ne semblait accueillir que six navires. Un haut rempart avait été construit à la hâte près des plages et des jungles et les douves avaient été creusées de nouveau, mais avec une poignée de défenseurs seulement, cela laissait présager que les Écores avaient du mal à s'organiser. Avec la disparition du Paon et de Teoman'Ki, leur conseil devait être déstabilisé et sans guide militaire. Azzo descendit alors dans une barque avec une vingtaine de ses protecteurs personnels et entreprit de mettre pied à terre.

Lorsqu'il accosta enfin sur les plages de l'île, messire Volpino fut immédiatement accueilli par une cinquantaine d'individus avec à leur tête cinq hommes et femmes masqués (leurs habillements, sauf pour la principale interlocutrice, dissimulaient leur sexe). Dès qu'Azzo fut debout et prêt à discuter, une dame richement vêtue et affublée d'un demi-masque blanc s'approcha et lui tendit la main. En bon Salvamerois noble, le préfet diplomatique prit délicatement la main et embrassa galamment l'une des bagues à rubis qu'elle portait. Par la suite, il débuta la discussion :

« Madame, mon nom est Azzo Volpino, préfet diplomatique du conseil princier d'Yr. Je suis ici en cette chaude journée de mai afin de discuter de paix et de bonne entente. La guerre de la Vaste-Mer a assez duré et il est temps de mettre derrière nous la violence et la mort.

- Je suis connu sous le nom de la Veuve rouge et, en cette occasion, avec ces hommes et ces femmes qui m'entourent, je représenterai les intérêts des Marchands libres des Écores, répondit la noble dame.

- Votre réputation vous précède, Veuve rouge, et je suis satisfait aujourd'hui de négocier avec une diplomate et modérée telle que vous, confessa Azzo. Saurons-nous aller à l'ombre afin de discuter de ces sujets délicats?

- Oh j'en serais fort heureuse, soupira la Veuve rouge, mais cela sera impossible. Voyez-vous, avant votre arrivée, j'ai reçu de bien tristes nouvelles concernant votre délégation. Contrairement à mes habitudes, cela m'a obligé à prendre certaines précautions... »

D'un large mouvement de la main, elle invita le préfet à jeter un coup d'œil vers la mer derrière lui. Tout en se retournant, Azzo Volpino découvrit avec inquiétude que des dizaines de navires étaient apparus au large, un peu plus loin que ses propres galions. Entre trente et quarante selon ce qu'il pouvait en compter. Ceux-ci avaient dû se dissimuler dans les criques environnantes et entreprendre



leur déplacement dès l'arrivée du convoi princier dans la baie. Les Contrebandiers étaient loin d'être désorganisés. À dire vrai, ils étaient plus nombreux que jamais sur les eaux environnantes de l'île. La Veuve rouge reprit la parole :

« Ce n'est rien contre vous, messire Volpino. Sachez que si tout se déroule selon mes plans, aucune goutte de sang ne coulera sur ce magnifique sable. Tous quitteront cette île satisfaits...enfin tous, sauf peut-être vous. Je sais avec certitude que votre convoi a été infiltré par des

sapeurs, assassins et autres espions destructeurs. Des partisans de la famille de Corail. Ceux-ci sont en ce moment-même à bord de vos navires, se faisant passer pour de simples membres d'équipage et attendant le moment approprié pour débarquer sournoisement, déposer de l'huile et de la poix sur nos navires et tout incendier. Par la suite, leurs renforts arriveront et tenteront de nous déloger. Dans ce contexte, vous vous doutez qu'aucune discussion ne tienne. Vous ferez donc ceci : vous retournerez sur votre navire avec quantité de nos soldats et vous inspecterez avec vos officiers chacun de vos guerriers et marins. Les infiltrés seront alors amenés devant moi, vous pourrez retourner paisiblement à Salvamer et faire rapport au prince que la famille de Corail a fait échouer les négociations. Toutefois, vous ne les blâmez pas trop : jamais nous n'aurions accepté vos miettes. Alors, qu'en dites-vous? »

Azzo jeta un œil aux contrebandiers qui formaient un mur entre les terres et lui. Lentement, certains d'entre eux posèrent leur main gantelée sur le pommeau de leurs dagues et sabres, signifiant par le fait même qu'ils n'auraient peut-être pas détestés en venir aux coups. Volpino fit une dernière tentative...

« Si cette mission diplomatique échoue, Salvamer et la Couronne viendront eux-mêmes reprendre cette île. Vous ne pourrez résister à ces armées. Nous devrions discuter malgré ces infiltrés. »

La Veuve rouge hochait négativement de la tête en riant faiblement :

« Nous sommes plus de quatre mille ici. Salvamer est aux prises avec ses Désirants et le prince devra sous peu gérer une guerre civile. Entre leurs propres terres et une île lointaine, que protégeront-ils? Cette île ne vous concerne plus, préfet. Laissez-nous nous débrouiller avec ceux qui y sont impliqués. Qui plus est, la dernière trêve conclue avec la Couronne fut rompue avec fourberie par ceux se réclamant de l'Ordre. Ce même Ordre composé de certains de vos amis. Ce n'est rien de personnel, messire Volpino, mais votre parole ne vaut pas un follet. »

Les contrebandiers commencèrent alors à s'avancer afin d'inciter messire Volpino à s'exécuter. Celui-ci leva les mains en signe d'apaisement et inclina la tête : « D'accord d'accord, nous ferons comme vous avez dit et je ferai mon rapport à la Couronne. Elle prendra alors la décision qu'elle voudra. »

Lors des heures qui suivirent, les navires du convoi princier furent littéralement envahis par des centaines et des centaines de partisans des Écores. À près de 15 contre 1, il était impossible pour les émissaires de résister. En compagnie de ses officiers de confiance et de gardes du corps spécialisés des Écores, Volpino évalua et questionna chaque membre d'équipage, fouilla toutes les cales et inspecta chaque recoin des embarcations. C'est finalement le lendemain matin que les infiltrés furent débusqués. Ou à dire vrai, ce furent eux qui se dévoilèrent lorsqu'un responsable des Écores se faisant appeler « le Feu » commença à suggérer d'immoler un marin à chaque cinq minutes pour inciter à la délation. Six individus furent ainsi débusqués : Justine Tourmaline, Annabelle de Pirée, David de Jaspe, Damien Quartzite, Markus le Très Tendre et même Rhéa de Corail elle-même. Immédiatement, le groupe fut débarqué sur l'île et Azzo Volpino fut invité à reprendre la mer avec ses trois navires.

Encerclé et menacé d'être coulé, le préfet diplomatique ordonna de lever l'ancre et de retourner à Salvar. La dernière image que les émissaires princiers eurent de l'île de Corail fut celle de centaines de guerriers se massant sur la plage autour des six infiltrés ligotés...

Résumé : Le préfet diplomatique, Azzo Volpino, se dirige vers l'île de Corail afin de négocier avec les Contrebandiers des Écores pour une résolution pacifique du conflit la concernant. Or, à son arrivée, le préfet est encerclé par une imposante armada de défenseurs. Les pirates défendent massivement l'endroit. Ceux-ci refusent de négocier sous prétexte que le convoi diplomatique transporte des infiltrés. Cette rumeur se confirme et Volpino doit quitter l'île en laissant derrière lui les passagers surprise capturés.



LES SEMAILLES

Sur les remparts du chef-lieu des Semailles, les milliers de troupes de Corrèse, de Mordaigne, de Haute-Sève, des Cendres et de la Garde forestière étaient positionnés. Tout le monde avait rejoint le grand appel du ban lancé par Conrad Mensner, Protecteur de l'Est corrésien. Ainsi, lors des semaines précédentes, des hérauts avaient sillonné Mordaigne, Porte-Chêne, Port-Casimir et le sud pour rassembler les seigneurs avec la permission de la palatin Carianna Paurroi

Aux côtés des défenseurs du comte Herman Findest, le contrôle des armées de la Garde d'Ébène avait été confié au commandement de Ian Eidelweiss. Partout dans les campagnes, des lignes de pieux avaient été alignées pour éloigner les charges intempestives de cavalerie. En plusieurs endroits, des

fosses avaient été creusées afin de retarder les envahisseurs. Sous le claquement des bannières des milliers de soldats et les regards des comtes et barons corrésiens, tous attendaient la bataille. Plusieurs contingents de chevaliers de la palatine de Porte-Chêne s'étaient déplacés, mais dame Paurroi elle-même ne pouvait être vue. De plus, les armées de Conrad Mensner devaient recevoir nombre de nouveaux mousquets et de cargaisons de poudre à canon des Volpino de Salvamer, mais pour une raison obscure ceux-ci ne se rendirent jamais à bon port.

C'est deux jours après le grand rassemblement au château d'Herman Findest que les premiers messagers surgirent et livrèrent leurs inquiétantes nouvelles aux seigneurs rassemblés. Dans divers hameaux des environs, des pillards avaient été aperçus en train de saccager les chaumières et les champs. Pire encore, comme le confirmait une légère odeur de fumée envahissant le château des Semailles, la forêt elle-même avait été incendiée et les flammes menaçaient de se propager. Les Sarrens avaient décidé d'étendre par les flammes leurs plaines, comme l'avaient fait avant eux leurs ancêtres. Évidemment, les seigneurs corrésiens commencèrent à vouloir quitter afin de venir en aide à leurs populations. Toutefois, Ian Eidelweiss fut clair : il n'était pas question de se faire prendre par une quelconque diversion. Il fallait tenir la ligne ou être éliminés un par un.

Le 16 mai en après-midi, un bruit lointain retentit dans la plaine. La horde arrivait au trot. Devant elle, comme un lapin blessé se faisant pourchasser par un renard sadique, des dizaines de paysans et de serfs tentaient de fuir les chevaucheurs. D'un air étrangement inquiet pour les fuyards, Eidelweiss ordonna aux gardes d'ouvrir rapidement les portes afin de sauver leurs compatriotes. Évidemment, la décision en surprit plus d'un et entraîna même quelques objections de la part de la comtesse de Haute-Sève présente sur place, Maximiliana Cerderbom, mais les portes furent néanmoins ouvertes. La chasse tranquille des Sarrens se poursuivit pendant quelques minutes, puis lorsque les fuyards furent à deux



cents mètres du château, la seigneur de guerre à la tête du millier de cavaliers poussa un hurlement terrifiant : la charge était sonnée. Piétinant les paysans devant eux, les Sarrens fondirent vers la porte grande ouverte en évitant habilement les rangées de pieux plantés dans le sol autour de la route principale. Du haut des remparts, le commandant Eidelweiss semblait satisfait.

Milavolund, chef du clan Volund, menait la charge. À ses côtés, Miro Dragovichi, Rodérick Folker et leurs hordes la suivaient dans la cour intérieure du château. Aucune trace ne pouvait être vue des autres seigneurs de guerre toutefois : Zygfry dit le Vautour, Salomon d'Ischar, les autres meneurs et Sigismond le Vif étaient absents. L'attaque du comté des Semailles était-elle la diversion? À ce moment, cela importait peu toutefois aux yeux des défenseurs. L'ennemi était là, moins nombreux que prévu certes, et il fallait l'éradiquer.

Assez étonnamment, malgré les milliers de fantassins qui les attendaient à l'intérieur, les cavaliers sarrens réussirent à désorganiser en apparence les défenses de la place-forte. Milavolund, seigneur de guerre d'expérience, n'avait jamais arrêté sa charge en franchissant les portes et avait littéralement anéanti la ligne de boucliers qui l'attendait à l'intérieur. Derrière, elle avait laissé à plusieurs soldats de la famille Dragovich le soin de prendre contrôle de l'entrée du château afin d'éviter d'être piégée sur place. Des charrettes avaient été disposées afin de bloquer la retraite des envahisseurs, mais Miro veilla à ce qu'elles ne puissent jamais être positionnées. Dès que la charge fut achevée, les soldats du clan Volund mirent pied à terre et s'affairèrent à se rendre sur les remparts. C'est à ce moment que les véritables combats débutèrent.

En hauteur, Ian Eidelweiss, en compagnie des autres seigneurs corrésiens, lançait ses ordres. Les archers se déployèrent tout autour de la cour centrale et entreprirent de canarder les envahisseurs. Constatant l'efficacité moindre des flèches par rapport aux balles de mousquets, le commandant ne put s'empêcher de grincer les dents et de maudire intérieurement les Salvamerois pour leur manque de fiabilité. Ses guerriers étant pris pour cibles par les tirailleurs en surnombre, Milavolund fonça dans l'une des lignes de fantassins protégeant un escalier. Pour une femme encerclée, la chef de guerre s'en sortait avec brio et sa cible était claire : ne pouvant abattre tous ses adversaires, elle devait en couper la tête. Rapidement, la majorité des combats se déplacèrent en hauteur, sur les remparts.

Sur les murailles du château, la noblesse corrésienne dégaina ses armes et entreprit de protéger ses archers. Le comte Herman Findest, quant à lui, empoigna sa hache et décida de prendre les choses en mains et de refermer le piège. Le voyant tenter de reprendre le contrôle sur les herses du château en ordonnant de canarder les cavaliers Dragovich sous leurs pieds, Milavolund et sa garde rapprochée se frayèrent un chemin dans sa direction. Un duel de haut rang débuta alors. Herman prit un élan pour frapper Milavolund qui bloqua le coup avec sa lance qui se brisa sur le champ. Milavolund saisit ce qui lui restait de son arme et parvint à en planter la pointe dans la cuisse droite du seigneur. Herman tenta de se débattre et de répliquer, mais Milavolund le gardait trop proche, l'empêchant d'attaquer avec sa hache. En furie, Findest arracha le casque de son adversaire et, tout en mordant à pleines dents, arracha l'oreille de la femme. Dans un hurlement, celle-ci perdit pied un instant. Les deux combattants étaient ainsi bloqués. Milavolund qui faisait tout pour garder proche le Corrésien, continuant à faire tourner la pointe de lance dans les côtes, Herman qui se débattait pour se libérer et recrachait la chair déchiquetée. Soudainement, venue de nulle part, Darya du clan des Vors, maréchale de Miro Dragovich, accourut vers les combattants et les plaqua violemment. Les deux corps, dans une valse imprévue, tombèrent en bas de la muraille et se fracassèrent contre le sol plus bas.

À quelques mètres de là, Ian Eidelweiss assista à la scène. Sentant son sang bouillir sous l'effet de la rage, il hurla : « S'en est assez! Toutes les forces à l'attaque! Massacrez-les! ». En moins d'une seconde, Darya du clan des Vors fut transpercée d'une demi-douzaine de traits et s'écroura sur le sol, sans vie. Du donjon principal, des écuries, de l'armurerie et de chaque bâtiment du château, de puissants roulements de tambour sonnèrent et des centaines de soldats apparurent, vêtus d'armures complètes de batailles d'un noir d'ébène, aux armoiries de la Garde forestière et du comté des Cendres. L'endroit se retrouva vite submergé de guerriers de part et d'autre.

Avec la mort précipitée de Milavolund, les chevaucheurs tentèrent de rompre les combats pour prendre la fuite. Sentant l'étau se refermer sur lui, Miro Dragovich commanda d'une voix puissante de quitter le château. Pendant quelques minutes, il réussit à tenir les portes, mais sur les remparts, Ian Eidelweiss

s'affairait déjà à coordonner la mise à mort de ceux se trouvant au pied des murs. Dans l'impossibilité de résister à l'ensemble du ban corrésien, Dragovich rassembla ses cavaliers et se retira dans les plaines de l'est. Quelques secondes après, les portes étaient refermées derrière lui, emprisonnant nombre de guerriers Volund et Folker. Sous le regard impitoyable des Corrésiens, ceux-ci furent tout simplement fauchés par des centaines de flèches à longue portée des compagnies Eidelweiss.

Après le combat, le commandant Eidelweiss descendit dans la cour intérieure pour achever les mourants. Les combats avaient été violents, mais, étonnamment, la vaste majorité des morts étaient des Sarrens. Il cherchait l'homme au masque de Coq, il en faisait une fixation et il le voulait vivant. Mais il n'y était pas. Alors que l'odeur de fumée des incendies de forêts aux frontières agressait de plus en plus ses narines, le Corrésien s'interrogeait : Où était ce damné Coq...

À PORTE-CHÊNE

Porte-Chêne, capitale ancestrale du peuple Corrésien. Construite il y a des siècles, peut-être même des millénaires, par les Enfants d'Ariane. L'ironie de la chose en ce mois de mai 316 était que c'était une branche des descendants de ce peuple ancien, les Sarrens, qui allait pour la première fois en menacer les fondations.

Depuis plusieurs jours déjà, les flammes se propageaient dans les forêts à l'est du palatinat. En plus de la partie des protecteurs Paurroi mobilisés dans le combat des Semailles, une autre part des chevaliers de Porte-Chêne avaient dû se déplacer vers les frontières pour empêcher les incendies de se répandre outrancièrement. La manœuvre, bien calculée par le bailli d'Entre-Gage, était de faible risque. De l'ouest, aucune menace ne pouvait venir normalement et, à l'est, les feux de forêts et les bastions sur la ligne avec le Sarrenhor empêchaient tout déplacement d'armée. Dès lors, Porte-Chêne n'était pas menacée. Du moins, le croyait-on.

C'est du comté de Haute-Tour que déferla la horde. Ayant évité les patrouilles des frontières en empruntant la route des Criffes, dans le Val-de-Ciel, c'étaient plus de 3000 chevaucheurs qui apparurent au pied des murs de Porte-Chêne le 14 mai. Les forces de la Compagnie Heaume, ceux-là même qui contrôlaient les Criffes, avaient-ils accepté de laisser passer ces barbares assoiffés de sang? Si oui, alors c'était là un coup de poignard dans le dos des Corrésiens. Si non, alors les Sarrens avaient empiété sur des territoires qui ne leur appartenaient pas. Dans tous les cas, alors que le Soleil se couchait, les blasons de dizaines de seigneurs de guerre –d'Iscar, de Bascou, de la Compagnie de Fer, des clans des Mond, Sannor, Ferres et d'Édar- se matérialisèrent aux portes de la cité.

Malgré les fortifications inébranlables de la ville et les cinq cents défenseurs qui les tenaient, les cavaliers n'eurent aucune peine à se frayer un chemin jusque dans la cité. Après tout, un mur sans soldats n'est qu'un simple contretemps. Sous les quelques flèches perdues, une cinquantaine de chevaucheurs attachèrent des chaînes aux légendaires portes de chêne de la grande entrée et les tirèrent à l'aide de leurs montures. Pendant un instant, on douta de l'efficacité de la manœuvre, mais, finalement, les immenses pans de bois finirent par sortir de leurs gonds et par s'effondrer. Immédiatement, le flot de chevaucheurs s'écoula dans les rues de la capitale. Les défenseurs se replièrent dans la haute-ville, beaucoup mieux protégée, et ne purent que regarder impuissants les pillards sillonner la basse-ville, incendier des chaumières et vaquer à leur triste besogne destructrice.

En l'absence des meilleurs chevaliers et de dame Carianna Paurroi, aucun commandant militaire n'était assez chevronné et expérimenté pour répliquer à cet affront.

Pendant toute la nuit, un chaos total s'abattit sur Porte-Chêne. Au petit matin, un portrait plus juste de la situation pouvait être aperçu. Contrairement à leurs habitudes, les Sarrens ne quittèrent pas leur poste après la charge initiale. Ils investirent les murs, s'emparèrent des chevaux des écuries et établirent des quartiers généraux dans les plus vieux manoirs de la ville. Alors que la haute-ville était toujours sous le contrôle des Corrésiens, enfermés et prêts à tenir un véritable siège de longue durée, la basse-ville était sous les mains des Sarrens. Les bannières des clans et de la Compagnie de Fer furent déployées sur les remparts et, en quelques jours, des patrouilles dans les alentours de l'agglomération furent organisées. Le ressac de cette attaque surprise allait être grand...

Résumé : Dans le comté des Semailles, le clan Volund du Sarrenhor s'attaque aux forces coalisées corrésiennes. Lors de la bataille, Herman Findest et Milavolund, les comtes des Semailles et des Volund, perdent la vie. Pendant que le gros de ces forces est écrasé, les autres clans du Sarrenhor – sauf les Vors- franchissent les Criffes valéciennes pour attaquer Porte-Chêne, la capitale de Corrèse. Les défenseurs se replient rapidement dans la haute-ville, ne pouvant résister à cet assaut.



Devant le nouveau célestaire de Cassel, des centaines de gens rassemblés; on avait annoncé une locution publique de la part de Jonas Tyssère et tous attendaient avec impatience de savoir ce dont il était question. Cassolmerois de toutes origines, Désirants ou non, se tenaient prêts quand le jeune Tyssère sortit. Il s'adressa à la population en ces mots :

« Peuple de Cassolmer! Voici ce que sera Cassolmer dans les temps futurs, jusqu'à ce que le peuple juge qu'il soit bon de changer. À chaque nouvelle saison, tous les comtes de Cassolmer, incluant la personne à la tête de Casteval et la seigneur-palatine, se regrouperont ici dans le célestaire de Cassel pour un Symposium des forts. Tous les habitants de Cassolmer pourront alors venir poser leurs problèmes - du baron trop demandant au choix politique qui ne fait pas l'affaire du peuple - et ceux qui siègeront au Symposium trouveront ensemble une solution au problème. Nul titré n'aura promesse de garder son titre jusqu'à la mort, tel qu'il était le cas auparavant, car tous seront sous l'autorité du Symposium. Une force militaire populaire sera aussi formée pour assurer la sécurité et la liberté du peuple, afin qu'aucun ne craigne pour sa vie lorsqu'il se prononce contre un dirigeant. Cassolmer sera libre, maintenant et pour toujours.

Sur une note moins positive, j'ai de graves nouvelles pour vous. Si à Cassolmer les choses vont mieux, il n'en va pas de même pour le reste du royaume. Dans le monde religieux, Jean Lamontagne s'obstine à poursuivre une guerre d'égo avec Gilbert Fallières, alors que ce dernier tente de me manipuler pour que je prenne part à ce conflit ridicule. Ailleurs, le prince s'apprête à aller aider les Corrésiens à brûler d'innocents citoyens, le prince lui-même se pose contre le peuple et envoie ses armées s'imposer en oppresseurs aux côtés des fous Corrésiens. Au nord, des amis de Charles Lobillard tentent de renverser la palatine légitime d'Avhor, en accusant tout un chacun d'hérésie et de folie pour oser s'y opposer.

Devant cette situation critique sans précédent, devant une guerre civile totale au sein du royaume, je me lance en invectives et je maudis toutes les congrégations religieuses et tous les dits nobles qui placent

leur autorité au-dessus de celle du peuple. Le Céleste est en chacun de nous, et il est grand temps que ces injustices cessent.

Chantons, aujourd'hui, Cassolmerois, et célébrons notre franche liberté, pour que le royaume tout entier nous entende. Cassolmer aux Cassolmerois! »

Puis, Jonas se mit à entonner la chanson désirante, avec un feu tout célésien dans le coeur :

« Des ténèbres s'élève un chant d'espoir,
Qui éveille l'âme du fidèle.
Dans la nuit scintille une lumière,
Qui rassure le pèlerin perdu.

Une flamme croit dans la nuit,
Une flamme embrase les coeurs.
Une colère tant attendue,
Une colère qui jamais ne meurt. »

Nul ne comprit toute l'étendue de ce qui se passa ce jour-là, mais plus jamais Cassolmer ne serait la même.

1er juin 316. Le jour allait se lever sur la Laurelanne et une mince brume recouvrait le fleuve dans la fraîcheur matinale du printemps. Les gardes sur les remparts de la forteresse de Gué-du-Roi discutaient, comme ils le faisaient quotidiennement ; le cœur du royaume avait l'habitude du calme. On les tira de leur torpeur abruptement au moment même où les premiers rayons du soleil pointaient à l'horizon.

Sur les eaux calmes du fleuve ceignant l'île de Gué-du-Roi, des navires firent leur apparition. Des dizaines et des dizaines de navires de guerres armés de canons s'approchaient de la capitale lauroise. Très vite, on put voir les bannières accrochées aux mats : le cerf gris de la famille Tyssère et d'Armand Dessauls, divers étendards de barons cassolmerois, les espadons argentés de la famille Volpino, la bannière de la Compagnie de Fer et le blason des Désirants.

Les gardes de la cité eurent tôt fait de sonner l'alarme. De toute évidence, l'Est du royaume se déplaçait afin d'attaquer le centre du pays. Assez rapidement, une missive fut portée aux autorités de Gué-du-Roi. Plutôt que d'être remise directement au palatin Lacignon alors introuvable, celle-ci fut déclamée devant les quais de la ville par un messenger monté dans une modeste barque :

« À qui de droit, tyran ou sbire de tyran.

Puisque le royaume sombre dans une guerre civile sans précédent,
Puisque le peuple entier et uni est la plus épatante manifestation du Céleste,
Puisque les abus de la haute noblesse se perpétuent sous les applaudissements du Prince,
Puisque nous, population écrasée, n'avons pas de mot à dire contre cette représentation du Céleste qui ne nous ressemble pas,

Au nom du Céleste, au nom de l'avenir et de toute la côte est ébénise,

Je, Jonas Tyssère, Témoin des Témoins, revendique ce raid historique contre Gué-du-Roi et l'héritier de la couronne princière, Ludovic Lacignon. Nous revendiquons un réel changement dans le royaume, pour que les attaques soient dirigées contre les hérétiques et concertées à défendre le royaume, plutôt qu'à envoyer des armées tuer une population fière marchant paisiblement dans la neige. Tant que cela ne sera pas le cas, la côte est ébénise ne dormira pas et combattra, unie.

Sous le regard ardent du Céleste,
Avec la bénédiction du Témoin des Témoins,
L'alliance de la côte est Ébénise »

Suite à ces mots, le messenger regagna les navires de la flotte ayant désormais jeté l'ancre au centre du fleuve. Lorsqu'il fut remonté à bord, un son de cor se fit entendre sur les eaux. Quelques secondes plus tard, le son retentissant de dizaines de canons projetant leurs boulets rompit le silence matinal. Rapidement, d'innombrables masses de fer s'enfoncèrent dans les hauts et épais remparts de pierre de la capitale lauroise. Rarement Gué-du-Roi avait-elle connu un assaut aussi bien organisé. Des quantités



incroyables de poudre à canon étaient enflammées en ce matin de juin. Il fallut ainsi près d'une heure pour que la défense riposte. Les flèches enflammées répondirent alors aux boulets de canon, tandis que les bateaux se rapprochaient rapidement des fortifications, déjà abimées.

Alors que des incendies se déclaraient sur plusieurs des navires et menaçaient déjà de les emporter vers le fond, les barques remplies de soldats arrivèrent enfin aux pieds des fortifications. S'engouffrant dans les brèches taillées par les canons, les envahisseurs réussirent à investir les quartiers portuaires avant d'être finalement arrêtés par les protecteurs Lacignon. Une bataille sanglante débuta alors que les avancées des forces populaires se faisaient de plus en plus certaines. Très vite, on vit Jonas et Océanne Tyssère ainsi que Vérité, meneur des Désirants, entrer avec des soldats dans la forteresse. Ensemble, ils sécurisèrent les quais, leur permettant d'établir un lien fiable avec leur flotte. Une bonne partie des troupes allèrent les rejoindre tandis que les forces restantes grimpèrent sur les remparts pour occire les archers qui, déjà, battaient en retraite.

Pour la première fois, de mémoire d'homme, les palissades extérieures de Gué-du-Roi n'avaient pas su retenir l'envahisseur. Même si l'invasion n'était encore que très partielle, les attaquants avaient désormais un pied à terre dans les quais. La lutte n'allait pas s'arrêter là pour les forces alliées au Témoin des Témoins et le siège pour pénétrer dans la haute ville allait reprendre sous peu. Toutefois,

même au début de la réception princière du 4 juin, aucune trace ne pouvait être aperçue de Ludovic Lacignon, palatin de Laure...

Résumé : Après avoir rassemblé les fidèles à l'ombre du célestaire de Cassolmer, Jonas Tyssère proclame une guerre ouverte contre ceux qu'il estime être les oppresseurs du royaume. Une armée composée de Désirants, de Cassolmerois, de Salvamerois et de mercenaires se lance alors à l'assaut de Gué-du-Roi, cœur du royaume. Disposant de quantités gigantesques de poudre à canon, l'alliance parvient à mener une percée dans les murs. Toutefois, aucune réponse n'est donnée par le seigneur-palatin et fils du prince actuel, Ludovic Lacignon. À l'heure actuelle, les combats font toujours rage...



Le théâtre fut remis sur pied en un rien de temps. Avant même que les ordres ne soient donnés, avant même que les plans ne fussent dessinés, avant même que le financement ne fût avancé, les sympathisants au Cercle des Pèlerins étaient sur les lieux du précédent incendie afin de trouver, dans les débris, des planches réutilisables. Ils nettochèrent l'endroit afin de préparer la prochaine construction. Car le peuple savait, il avait la foi. Ce théâtre ne pouvait être détruit par les flammes.

Le 28 mai, le théâtre était là, comme neuf. Ce miracle de l'entraide entre les bâtisseurs et la population avide d'art, de pièces, de vérité et de passion avait fait son œuvre. La pièce était prévue dans les 3 jours suivants la fin des travaux.

C'est ainsi que le 31 mai, en fin d'après-midi, les portes du théâtre circulaires furent ouvertes pour y laisser entrer un nombre impressionnant de spectateurs. Encore plus grand que ses prédécesseurs, ce nouveau théâtre avait une capacité de 3000 places assises et debout. C'est lors de l'ouverture des portes que le nouveau nom du théâtre fut connu et crié partout dans les rues : Le Phénix ! Le théâtre plus fort que le feu, le théâtre béni du Céleste, le théâtre adoré du peuple. Pour l'occasion, la princesse Isabelle, était elle-même sur place et bravait l'interdit du prince Élémas IV.

La pièce qui fut présentée fut une reprise, actualisée, de la précédente pièce portant sur la déchéance de la famille Filii. Le scandale que la pièce avait créé n'en était que plus présent dans les propos de la nouvelle version. Un nouveau personnage y faisait même son entrée : L'Empereur Élémas IV. Arrivant sur scène sur un énorme trône sur roue tiré par des paysans que l'empereur fouettait et injurait. Chaque fois qu'il ouvrait la bouche, c'était pour crier des ordres ou pour ordonner que l'on se taise. La foule éclata de rire alors qu'Élémas IV alla bâillonner le narrateur de l'histoire qui se trouvait en avant-scène alors qu'il expliquait à la foule à quel point l'Empereur était colérique et impulsif. Cette métaphore du pouvoir suprême qu'imposait le tyran même au-delà des limites permises (le 4e mur) fit rire jaune les spectateurs nobles qui avaient déjà eu la chance (ou la malchance) de rencontrer le véritable prince.

La pièce se termina par un tonnerre d'applaudissements de la foule qui en redemandait et qui ne voulait plus quitter les lieux sans en avoir plus. C'est à ce moment que l'auteur et le metteur en scène, propriétaire et fondateur du Cercle des Pèlerins entra en scène. Vêtu d'habits nobles ainsi que du manteau noir réservé aux religieux, Charles Lobillard s'adressa ainsi à la foule :

« Avhor, pourquoi te réunis-tu dans un théâtre alors que dehors, la guerre gruge ta belle ville ? Pourquoi restes-tu ici alors que le reste du peuple se révolte ? Pourquoi ris-tu devant la comédie alors que dehors, la tragédie s'abat sur ta réalité et donne envie de pleurer ? »

Un silence inquiétant plana dans la foule. Des regards songeurs et interrogateurs s'échangèrent parmi les spectateurs. Puis Charles Lobillard reprit :

« Car tu veux rêver. Voilà pourquoi. Car le monde dans lequel tu vis n'est pas ton rêve, mais un cauchemar. Si le monde était beau, là dehors, les théâtres seraient vides et n'auraient pas de sens. Si les seigneurs et les princes ne disaient que vérité, que diraient les personnages sur les tréteaux? Le théâtre d'Amy, puis le Flamboyant, puis maintenant, le Phénix. Pourquoi tant de haine envers un lieu d'art et de poésie si ce n'est que ce qui est dit ici dérange ? Et si cela dérange à ce point les seigneurs, les comtes et le prince en personne, n'est-ce pas là parce que c'est la vérité ! »

La foule s'exclama et les spectateurs hochèrent de la tête. Charles reprit, avec encore plus de conviction et en haussant le ton :

« Tu veux rêver d'un monde juste, équitable, bon. Un monde où les menteurs et les bandits sont dans les cachots et non assis sur un trône à te gouverner! Tu veux un avenir qui est assuré. Pour toi, les tiens et tes enfants ! Tu veux d'une Avhor resplendissante, heureuse, jouée et en constante effervescence! »

Plusieurs dans la foule brandissaient le poing et criaient, en signe d'approbation à ces paroles.

« Alors Avhor, je te le dis aujourd'hui... Ne rêve plus : VIS! Le fruit est mûr, cueille-le et tu pourras le savourer. Ceux qui doivent tomber tomberont. Et si tu doutes encore, malgré la raison, dis-toi que le Céleste est avec toi. Le Céleste a béni ce théâtre, il l'a choisi pour être le porteur du message. Ce théâtre vivait, vit, et vivra encore... »

Après avoir prononcé ces mots, alors que le soleil terminait sa course à l'ouest, Charles se retourna, marcha jusqu'au grand rideau se trouvant derrière lui et les referma d'un geste brusque. Il se trouvait sur l'avant-scène. Il alla chercher l'une des torches se trouvant sur un pilier près de lui. Il regarda alors la foule, silencieuse, concentrée sur chacun de ses gestes. Charles marcha de Jardin, à Cours, en longeant le rideau à l'aide de sa torche, y mettant le feu. Des cris d'exclamation, de peur et même d'effroi s'élevèrent de la foule.

« TA PLACE N'EST PLUS DANS UN THÉÂTRE AVHOR. ELLE EST LÀ, DEHORS, À ALLER CHERCHER TA VIE QUE FILLI ET QUE LE PRINCE T'EMPÊCHENT DE VIVRE DEPUIS DES DÉCENNIES. IL EST MAINTENANT TEMPS DE CHANGER LA FACE DE TON ROYAUME »

Les flammes montèrent le long des rideaux se trouvant derrière Charles alors que la foule, en état de choc, resta figée pendant quelques secondes avant de prendre la fuite vers la sortie. Se bousculant pour sortir le plus vite possible, les 3000 spectateurs réussirent à se sauver de ce brasier infernal.

Les derniers à quitter le théâtre purent voir, toujours debout sur l'avant-scène, Charles Lobillard. Les yeux fermés, les paumes ouvertes vers le ciel, il semblait murmurer quelque chose. Alors que les plus téméraires essayèrent de s'approcher pour aller le sauver, ils furent témoins d'une scène d'horreur, une

poutre enflammée tomba sur la scène la fracassant et créant un nuage de fumée et de tisons. Suffocants, les bons samaritains qui voulaient sauver Charles Lobillard furent plutôt témoins de sa mort.

La nouvelle se répandit plus vite qu'une traînée de poudre. Le lendemain, après que les ruines du théâtre eurent cessé d'être brûlantes, des centaines d'Avhorois et d'Avhoroises se rassemblèrent sur les lieux afin d'y déposer des fleurs. À midi, des chants religieux furent entamés en l'honneur du défunt.

Ceux-ci ne durèrent que quelques minutes. Des débris bougèrent sous les roses et les marguerites déposées là. Une main sortie des débris. Rapidement, des hommes allèrent aider à retirer les décombres et aidèrent à se relever celui que tous croyaient mort. Charles Lobillard était là. Sur son visage se trouvaient des marques de brûlures, mais c'était là les seules blessures.



Il ne dit rien. Aucun discours éloquent comme il aimait en faire normalement. Il se contenta de regarder la foule, scrutant le regard de chaque personne présente. Il finit par lever les yeux au ciel, il sourit, puis il marcha vers l'ouest. Sans se poser de question, la foule le suivit, empoignant des débris se trouvant sur le sol pour s'en faire des gourdins de fortunes.

La nouvelle se répandit : Charles Lobillard était vivant. Le Céleste l'avait épargné des flammes, exactement comme Altara. Comme Altara Lobillard, l'ancêtre de Charles. Le sang béni de la lumière du Céleste.

Un extrait du Recueil des Témoins, du témoignage de l'avènement fut ainsi cité des centaines de fois depuis : « Celui qui, avant la fin, accepte son sort et s'en remet au Céleste ne peut mourir. Puisque le coeur obéit encore aux yeux, en voici un témoignage. Puissent un jour vos yeux obéir à votre cœur. »

C'est ainsi que, guidé par le miraculé et « obéissant à leur cœur » des milliers d'Avhorois se mirent à écrire une page de leur histoire de leurs propres mains, mais pas avec de l'encre et une plume, mais plutôt avec le sang et l'acier.

Résumé : Contre les ordres de la Couronne, le théâtre du Cercle des Pèlerins fut reconstruit. Lors d'une nouvelle pièce satyrique, les artistes dénoncèrent de nouveau la famille Filii et sa corruption, mais condamnèrent aussi le prince Élémás IV. À la fin de celle-ci, Charles Lobillard livra un vibrant discours aux spectateurs présents puis, à la surprise générale, incendia lui-même son théâtre. Alors que tous pensaient que Charles avait perdu la vie dans les flammes qu'il avait lui-même engendrées, on le retrouva en vie le lendemain. Un vaste mouvement de révolte naquit alors et le suivit dans sa marche.



C'était désormais un secret de Polichinelle : le royaume était en guerre. Non pas contre l'un de ses voisins d'outre-mer qu'il avait tant provoqué lors des dernières années, mais contre lui-même. Historiquement, la politique de non-intervention de la Couronne dans les affaires des palatinats avait permis de maintenir la stabilité et la paix. En ce sens, la neutralité qu'avait conservée le prince Élémás IV au cours des premières années de son règne n'était guère différente de celle de ses prédécesseurs. Par contre, une succession tragique d'événements avait changé la donne.

Dès l'an 314 de l'ère royale, une nouvelle drogue fit son apparition d'est en ouest du pays. La fleur-de-jade, plante cultivée dans les contrées ardarosiennes au-delà de la Vaste-Mer, se répandait dans les cours nobles et dans les rues. Importée par des contrebandiers peu scrupuleux, la fleur-de-jade corrompit le cœur des Ébénois. Trop longtemps les seigneurs demeurèrent passifs face à elle et, avant longtemps, elle amena dans la pauvreté et la violence des milliers de sujets de toutes les classes sociales. Malgré le remède découvert à la hâte par des âmes compatissantes, le mal était fait : partout dans le royaume, des flots d'anciens drogués dépouillés de leurs avoirs erraient. C'est à Casteval que ceux-ci furent accueillis. Entre les murs de la citadelle abandonnée, ils s'unirent sous un nom commun : les Désirants. Ceux qui avaient tout perdu et qui désiraient retrouver une vie libre et sans seigneurs. Lentement mais sûrement, des nobles et bourgeois sensibles à cette cause s'associèrent aux Désirants et leur offrirent un support financier et moral. En l'espace d'une année, Casteval devint une communauté florissante revendiquant sa place dans le royaume. Et surtout, demandant des droits et protections pour les désœuvrés.

Aux quatre coins du pays, des révoltes naquirent. Estimant que les traditions héritées il y a près de trois cents ans par le Roi-Prophète étaient menacées par ces insurgés et par les aristocrates qui les supportaient, le prince Élémás IV sortit de sa neutralité. Il rallia autour de lui les sympathisants à la noblesse et à la tradition et entreprit de réprimer fermement les revendicateurs. Pendant ce temps, la princesse Isabelle, toujours plus religieuse suite à la perte de son enfant et au mépris que lui vouait son époux, prit le parti du peuple, allant même jusqu'à rédiger une Charte des droits et devoirs des Ébénois. Dès le mois d'avril 316, on commença à parler à mot couvert de guerre civile. Finalement, un mois plus tard, la colère était à son apogée : la Reine-Mendicante des Désirants avait été assassinée, Cassolmer attaquait Laure, le Sarrenhor était aux portes de la capitale de Corrèse et Avhor était scindée en deux.



Le 1^{er} juin, l'ultime rouage de ce complexe mécanisme s'enclencha. À la tête d'une masse de fidèles avhorois, salvamerois et laurois, Charles Lobillard arriva sur les berges de la baie d'Ambroise. Au-delà

de celle-ci, ils pouvaient voir s'élever au loin le célestaire d'Yr et le palais princier. Le 2 juin, chevauchant aux côtés du Témoin des Témoins Jonas Tyssère, la princesse Isabelle rejoignit l'armée des pieux en compagnie de sa propre Garde du Saphir. À son arrivée, tous s'inclinèrent devant la souveraine. Elle-même dévote du Haut Pilier, elle représentait aux yeux des fidèles la parfaite union entre la foi, la noblesse et l'amour du peuple. Certains l'appelèrent « la Mère du peuple » tandis que d'autres s'agenouillèrent à ses pieds en lui offrant leurs vies. Finalement, le 3 juin, plus d'un millier de fantassins lourds et de cavaliers aux couleurs disparates s'ajoutèrent aux légions de la baie d'Ambroise. Marchant sous les bannières de la Compagnie de Fer, une cohorte de chevaliers mercenaires originaires de Laure et dépouillés de leurs terres, ces guerriers d'expérience obéissaient au commandant Enguerrand de Fern, comte déchu d'Hessifiel.

L'heure était venue de négocier une ultime fois dans la cité d'Yr. De cette réception découlerait une paix fragile ou une guerre totale. Sous le regard des armées rassemblées à quelques lieues de là, les seigneurs d'Ébène convergèrent le 4 juin vers le palais princier...